

**CHAWKI AMARI**  
*L'Âne mort*





L'Âne mort

## Du même auteur

*À trois degrés vers l'Est*, nouvelles, Chihab, 2008.

*Le Faiseur de trous*, Barzakh, 2007.

*Nationale 1*, récit, Casbah, 2007.

*Après-demain*, roman, Chihab, 2006.

*Lunes impaires*, textes, Chihab, 2004.

*De bonnes nouvelles d'Algérie*, nouvelles, Baleine, 1998.

## Ouvrages collectifs :

*Alger, quand la ville dort*, Barzakh, 2010.

*Alger, ville blanche sur fond noir*, Autrement, 2003.

*Qui veut noyer son chien...*, Ringolevio, 1999.

*Populations en danger*, MSF-La Découverte, 1995.

*Le drame algérien*, RSF-La Découverte, 1996.

Chawki Amari

# L'Âne mort

L'Édition de  
L'Observatoire

© Barzakh, Alger, 2018  
ISBN : 979-10-329-0897-6  
Dépôt légal : 2020, janvier  
© Éditions de l'Observatoire/ Humensis 2020  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*En hommage à Afulay-Apulée de M'Daourouch,  
premier romancier du monde, premier auteur algérien.*





## LIVRE 1

La vitre est cassée. Mais ne l'était-elle pas déjà ? En tout cas, l'oiseau est parti. Pas par la fenêtre, d'après la voisine qui voit tout. Sale oiseau. Ne parlons pas des voisines, ça porte malheur. L'homme est debout, il lit debout un livre debout, se grattant périodiquement le haut de la cuisse droite avec sa main libre, la droite, quand elle ne tourne pas les pages avec ses doigts ; l'autre, la gauche, tient le livre. Un œil cligne, assailli périodiquement par un rayon de soleil qui rebondit sur une page. Les pieds sont immobiles, le cou bien droit, la respiration régulière, l'oreille attentive. De temps en temps, Izouzen sort un œil des mots couchés en laissant l'autre fixé sur le lit – comme si ses yeux n'étaient pas solidaires – et regarde par la fenêtre ces montagnes si énigmatiques d'où est certainement venue la pierre qui a cassé sa vitre. Mais ne l'était-elle pas déjà ?

Bref, page 53, il est écrit : « L'univers pèse exactement 10 puissance 154 kilogrammes alors qu'il devrait en peser beaucoup plus, si l'on pèse les corps célestes séparément et la matière qui coule entre cette purée d'atomes au goût indéfinissable. » Incroyable. Quinze milliards d'années après le big bang et seulement 20 mille ans après l'Âge de Glace, l'Homme est allé

si loin, a pensé si fort et s'est élevé si haut que non seulement il a réussi à peser l'univers mais peut se permettre aujourd'hui de l'accuser de dissimuler une masse manquante, tel un ministre qui manipulerait avec légèreté budgets et caisses noires. Nom d'une étoile, comment peser Jupiter, Orion, Aldébaran, Zaniah, Kajam,  $\text{Pi}^2$  Ursae Majoris ou encore R136a1, la plus grosse masse de l'univers, un monstre stellaire qui libère à chaque seconde dix millions de fois plus d'énergie que le Soleil ? Quel genre de balance peut réaliser cette impossible opération ? Izouzen s'est arrêté sur cette pensée : comment peser un univers infini qui ne s'arrête jamais de grossir, annulant de fait l'opération de pesée de la seconde d'avant ? Quelle prétention. Il a ensuite feuilleté le livre en faisant rapidement défiler les pages à l'aide de son index droit, créant un agréable courant d'air dans sa petite maison, car même avec une fenêtre cassée, il fait chaud quand le vent fait la tête et refuse de souffler. Page 126 : « Combien pèsent l'air qui nous enveloppe, la tradition qui nous enferme, notre famille, nos voisins ou l'Algérie qui nous pèse ? Comment vivre avec légèreté dans un espace qui nous plombe, nous fige et nous attire vers la terre des ancêtres en raison du carré inverse de la distance qui nous en sépare, nous cloue au sol comme des vers de terre au carré inverse de la distance selon Newton ? »

Car c'est bien sûr cet Anglais aux cheveux bouclés qui a mis en équation la propension naturelle de l'homme à s'asseoir, ramper, dormir, s'agenouiller, se courber, s'étaler et copuler couché. La vitre est cassée et la pomme est tombée, aujourd'hui elle ne serait probablement jamais arrivée à terre, happée en plein vol et mangée en suspension, l'équation devenant introuvable. Pourtant, on tombe aussi ici, et peut-être bien plus qu'ailleurs.

— De toute façon, il n'y a pas de pomme, murmure Izouzen en souriant à un ami invisible.

— Les pommes sont hors de prix...

Il fait lourd aujourd'hui, et même les vents croisés de la vallée des Aït Ouabane n'y peuvent rien. Izouzen a refermé le livre et essuyé la couverture d'un geste de la main tendre et instinctif, pour y retirer une poussière imperceptible. Puis, il a enjambé le cadavre de sa sixième femme et s'est dirigé vers la pièce du fond pour ranger le livre dans sa précieuse bibliothèque. Il l'a tuée, comme les cinq autres, parce qu'elle n'était peut-être pas à sa place. Il a par contre glissé l'ouvrage là où il l'a estimé à sa place, à côté des livres introuvables, livres interdits, livres jamais lus, épopées du diable, encyclopédies du dérisoire, autobiographies des dieux, manuels ésotériques en zemiat – entièrement écrits à l'envers – et dictionnaires des pourquoi. Ce n'est pas la bibliothèque infinie de Borges, où, par principe, toutes les combinaisons possibles de lettres existent, créant ainsi aléatoirement des livres illisibles et des modes d'emploi de machine à laver, des livres réellement publiés, comme celui-ci, et ceux du futur de chacun, écrits dans toutes les langues du monde, mais c'est quand même une bibliothèque, finie, compression d'idées puissantes et de pensées vastes, qui recèle beaucoup plus de contenus que de contenants. Combien pèse-t-elle au fait ? Il faut déjà savoir combien pèse un concept phare, un roman dense ou une histoire d'amour lumineuse. Bref. Si l'on pouvait déplier tous les mots et les pages de la bibliothèque d'Izouzen, il y aurait de quoi construire une montagne. On dit même qu'Izouzen possède des livres sans mots, des livres sans pages, des livres qui n'existent pas, qui n'ont jamais été écrits et dont les auteurs et les lecteurs n'ont jamais existé. Baya est morte.

— Dommage, elle était vraiment belle.

De jolies cuisses à la peau lisse, bien pleines et à moitié dénudées. La moitié du bas bien sûr, vers les genoux. Un peu de

pudeur, on est à Alger, tout de même. Tissam est assise à côté de Lyès, le conducteur. Lequel a regardé furtivement. Instant de ravissement, de concupiscence et de futur.

— Ralentis !

Mounir est sur la banquette arrière. Il a surpris le regard de Lyès, et s'adresse à lui. Effectivement, la voiture allait trop vite.

— Ralentis, y a un barrage, insiste Mounir plus fort, presque debout maintenant, à l'arrière.

Lyès n'avait pas vu. Il freine et passe la deuxième, deuxième frein, moteur. Il a gardé sa main sur le levier de vitesse. Son poing se serre tellement que ses phalanges blanchissent. Pédale de frein, le pied. Avec une main et un pied, il a immobilisé la voiture bleue, par une intelligente synchronisation. C'est évident, un âne ne pourrait pas conduire une voiture.

— OK.

On s'arrête souvent en Algérie, trop de barrages, trop d'arrêts intempestifs. Sur les routes, on n'a même pas le temps de se lancer qu'il faut déjà s'arrêter, et repartir. Ça tue l'entrain, ça bloque les dynamiques et ça plie/déplie le temps, accordéon désaccordé qui joue pour les autres.

— Quelle heure ? demande Tissam, comme si le temps avait un rapport avec le barrage devant.

L'heure ? L'horloge de la voiture est cassée.

— Pourquoi tu demandes l'heure ? On n'a roulé qu'une demi-heure.

Il y a donc un rapport. Tissam tire instinctivement sur sa jupe, pour recouvrir un peu ses cuisses. Elle gagne deux centimètres de pudeur et se sent à peine mieux sous le regard lourd du policier. La voiture bleue, un vieux Break qui possède la particularité de ne pouvoir rouler qu'une heure sur deux à cause d'un insoluble problème de surchauffe, est maintenant au garde-à-vous, à l'arrêt, phares baissés en signe de craintif

respect devant l'agent des forces de sécurité. Le policier a l'air suspicieux, comme un gendarme. C'est d'ailleurs peut-être un gendarme repeint en bleu pour se fondre dans le ciel et ne pas effrayer la population traumatisée par les guerres, le vert étant paradoxalement la couleur préférée du conflit armé mais aussi du paradis. Les Algériens ont tous quelque chose à se reprocher, ce qui explique cette peur du policier et du gendarme, juge et partie, arbitre et attaquant de pointe. Mais ces trois-là, dans leur vieille voiture bleue, sont vraiment suspects. L'homme en bleu les dévisage : deux hommes et une femme assise à côté du conducteur, une jolie femme d'ailleurs, aux cuisses bien trop dénudées. Il fouille du regard l'intérieur de la voiture et l'âme de ses occupants, revenant périodiquement sur les cuisses, la plus belle partie de son environnement visuel. Comme tout homme dont la pulsion reste le véritable moyen de communication avec l'univers, il pense à fouiller la fille, s'introduire en escaladant ses cuisses par la face interdite et violer son secret pour s'enivrer de son mystère. Mais ça ne se fait pas. Tissam tente de tirer sa jupe vers le bas mais elle sent qu'elle risque de dévoiler bien pire.

Quelle est la bonne combinaison ? Tirer vers le bas au risque de perdre ce que l'on a de plus précieux ou vers le haut en ouvrant la voie à toutes les légèretés ? Dans une main, le policier a un petit appareil à détecter les explosifs, dont personne, policiers et citoyens, coupables ou pas, ne sait s'il fonctionne réellement. Dans l'autre main, une photo. Mais ce n'est pas celle d'un homme, terroriste recherché, délinquant médiatique, gouverneur indéfendable en fuite ou notable privé de ses appuis. Non, c'est la photo d'un âne. Un âne, un vrai, juste la tête, en gros plan. Un âne, gris sur fond blanc, avec les mots-clés « urgent », « recherché » et « récompense » inscrits en bas. Un âne, des oreilles d'âne, des dents d'âne. Une vraie tête d'âne.

— C'est l'âne, regarde, chuchote Mounir, de nouveau adossé au siège arrière de la voiture.

Alger, sortie Est, sur l'autoroute. Oui, on place des barrages sur les autoroutes. Grand débat entre la vitesse et la fluidité dans une ville coincée, le filtre et le contrôle dans une cité très suspecte où chaque visage a la tête d'un poseur de bombe, et chaque poseur de bombe, le visage d'un petit frère ou d'un gentil grand-père.

— Ne dis rien, ne bouge pas, ne pense même pas, paraît que l'appareil, là, il lit dans les pe sées...

L'agent tourne autour de la voiture, l'appareil à la main. C'est un genre de téléphone portable, avec une grande antenne, dirigée non pas vers un satellite céleste ou un relais planté sur la tête d'un immeuble mais vers les gens. Ce sont les gens, le problème. Un pays sans gens est un pays paisible et il est plus facile de mettre un immeuble ou une voiture en prison qu'un être humain. Le temps s'arrête, ne dit plus un mot, ne souffle même pas, le temps que le policier décide s'il faut changer le destin de cette voiture et faire descendre la jolie fille. D'où la nécessité d'avoir l'heure, Tissam avait raison. Mounir aussi d'ailleurs, parce que la situation est absurde : dans une voiture bleue, deux hommes et une femme sont arrêtés à un barrage par des policiers qui cherchent un âne. Que faire ? Rien. Attendre, comme attendent quarante millions d'Algériens qu'une navette spatiale les emmène sur la Lune pour les débarrasser de leur propre pesanteur. Combien pèse un âne sur la Lune ? Pas le temps, le policier vient de prendre une décision, il a trouvé un véhicule encore plus suspect derrière. Un fourgon sombre avec une tête d'ex-écolier buissonnier au volant. La photo de l'âne toujours dans une main et l'appareil dans l'autre, il intime d'un geste de la tête au Break bleu de poursuivre son chemin, laissant filer les cuisses vers d'autres regards. Lyès n'avait pas lâché le

levier, il repasse en première et file vers l'est. De l'air, dans un couloir étroit. À gauche, la mer. Oxygène marin chargé d'iode frais et de névrotiques dialogues de goélands. Non, il n'y a pas de mouettes à Alger, ce sont des goélands, qu'on appelle ici tchoutchou maleh (trop mignon). À gauche, Alger et ses falaises à fleur de peau qui tentent en vain de s'affaler sur la mer pour se rafraîchir. C'est le point de fuite.

– Tu aurais pu mettre un pantalon, souffle

Mounir en guise de conclusion provisoire.

– Tu n'aimes pas mes cuisses ?

Elle a dit ça en se retournant avec un regard d'une profonde espièglerie. On peut, maintenant que le policier est derrière et la route devant, retrouver sa légèreté.

– Non.

– Espèce d'âne.

– Hachak.

Oui, on dit hmar hachak, littéralement « âne, sauf ton respect ». Car malgré tout le travail qu'il a accompli, tous les hommes, femmes, marchandises et espoirs qu'il a portés, Alger, même, qu'il a construite sur son dos en empruntant les ruelles étroites de la Casbah, l'âne reste un animal que l'on rejette. Un animal bête et têtu, sale et seul, qui ne possède rien pour lui hormis de grandes oreilles qui n'entendent rien et un énorme sexe qui fait peur aux enfants et trouble les adolescents. C'est probablement pour toutes ces raisons que personne n'aime les ânes, pas même les ânes. A-t-on déjà vu un couple d'ânes marchant main dans la main ou s'embrassant dans un champ de coquelicots ? Une famille d'ânes pique-niquer de l'herbe dans l'herbe ou une bande d'ânes en vadrouille à la recherche d'un mauvais coup comme la bande de *L'Âne d'or* d'Apulée ? Non, mais eux, Tissam, Mounir et Lyès, humains parmi les humains, en ont cherché un, de mauvais coup, qui s'est mal négocié, a mal tourné, puis s'est transformé en fuite.

Où vont-ils dans leur voiture bleue qui s'arrête toutes les heures ? Ils fuient. Quoi ? Un énorme malentendu.

— Un âne mort, ça porte malheur, murmure Mounir, avec cette intonation particulière qui annonce les lendemains angoissants.

Dans sa petite maison haut perchée, Izouzen a repris son livre pour le finir. Cette fois, il est assis. Probablement la fatigue ou cette irrésistible attraction vers le centre de la terre, sous lui. Il a ouvert le livre au hasard, pensant à la chance ou à une intuition paranormale qui le ferait retomber exactement sur la dernière page lue. Raté, il est tombé devant. Izouzen est revenu quelques pages en arrière et a lu jusqu'à la fin. Cette fois, il n'a pas placé le livre dans sa bibliothèque, il l'a juste posé sur le four de son salon-cuisine. Lequel était bien sûr éteint.

— Dommage, il était vraiment bien.

Il enroule ensuite le cadavre de sa femme Baya dans un gros tapis turc acheté très bon marché à Bouira, en bas dans la plaine, et sort le tout dans le petit jardin, derrière la petite maison. Délicatement, il pose le gros rouleau de printemps contre le mur en pierre et caresse le tapis d'un geste plein de compassion. C'est entendu, le tapis transmettra la sensation à la femme qui est dedans. Il enterrera Baya plus tard, avec les autres. Izouzen sort de chez lui, avec un nouvel objectif. Il doit rencontrer quelqu'un qui doit lui apporter un nouveau livre. Le Livre.



## LIVRE 2

C'était hier. Ou avant. Quand on est assis, on perd souvent la notion du temps car celui-ci est connu pour marcher, voire courir. À moins que le temps ne passe pas et que ce soit nous qui le traversons.

Une table, quatre chaises autour, pas la quadrature du cercle, exactement le contraire, comment encadrer un cercle ? Comment cadrer sa chaise autour d'une table ronde pour trouver une solution à l'ennui national et ne plus avoir à tourner en rond ? Ils sont quatre comme les quatre coins du monde et les quatre chaises, tous assis dans la position de l'attente, les yeux vagues et le cou bien mou, dos droit pour tromper l'ennemi et la lassitude, alternant entre coudes sur la table et bustes affalés vers l'arrière, contre le dossier des chaises. Forment-ils un cercle ? Au sens large, oui. Ils sont quatre, un cercle d'amis, trois plus une, Amel 4G, surnommée ainsi en raison du nombre impressionnant de fausses bonnes idées qu'elle propose. Du haut débit. Le Break bleu est stationné dans une ruelle d'Alger, devant un salon de thé où Tissam, Mounir et Lyès viennent de débarquer. Tissam, rapidement assise dans une posture aussi décontractée que subtilement nonchalante, a regardé Mounir,

grand et svelte, regard ténébreux gris noir, annonciateur de profondeurs, puis Lyès, éternel sourire aux lèvres, rond à petites lunettes et d'une jovialité déconcertante. Les introductions sont longues et les phrases de politesse rivalisent d'audace. Le temps passe.

— Et pour vous ?

— Un thé. Maison.

Le serveur, lourd comme un soleil mort ou une étoile naine en fin de cycle, est debout dans la position de la stèle commémorative en l'honneur des millions de gens qui sont morts de soif dans un café en attendant leur consommation. Il n'est même pas désolé :

— Y a pas. Thé en sachet.

Le thé « maison » désigne le thé comme à la maison, infusion/diffusion de thé en vrac non conditionné qui lâche lascivement son arôme dans la théière. Tout le contraire du thé en sachet, trop rapide, totalement dénué de sens et de sensualité, et surtout qui oblige à retirer sans aucune délicatesse l'espèce de sac dégoulinant accroché à un fil ténu une fois qu'il a infusé dans la tasse. En général, on ne sait pas où le mettre, et on le jette en boule dans le cendrier, quand il y en a.

— En sachet ?

Le serveur a refusé net la rediffusion de l'annonce. Mounir se tourne vers son ami Lyès, comme s'il cherchait un motif pour une nouvelle émeute. Pas de véritable thé au pays du thé, c'est un scandale de plus au pays des bouleversements permanents. Les sachets ont tué même les maisons. Ce qui n'est pas vrai, le thé vert est chinois et son implantation en Algérie est relativement récente, mais c'est devenu une tradition. C'est Tissam, belle femme aux joues rondes et à la longue chevelure, qui règle le problème :

— Prends un café.

Puis d'un air faussement innocent :

— Un café maison, sans sachet ? demande-t-elle au serveur sans humour et déjà fatigué de cet échange.

Finalement ce sera deux cafés un peu légers, une limonade un peu bleue et un cappuccino, breuvage très esthétique qui se transforme rapidement en café au lait très cher une fois qu'on le touche avec sa cuillère. Le serveur est déjà reparti vers d'autres aventures. Mounir évite soigneusement de conclure sur ce thé qui s'enfuit déjà :

— J'ai faim.

— Il est quelle heure ?

Il n'y a pas à manger dans ce salon de thé où le thé est en sachet. Mounir, Lyès et Tissam, amis de longue date, sont là comme presque tous les jours depuis qu'ils cherchent le moyen d'échapper à un ennui malsain et à leur faible pouvoir d'achat qui les cloue au sol. Ils ont fait leurs études ensemble, à l'université de Bab Ezzouar, biologie. En théorie, la science du vivant, bien qu'ils ne connaissent pas grand-chose à ce sujet, la vie. Ils n'ont d'ailleurs jamais travaillé dans leur branche, accumulant les petits boulots : commercial, téléopérateur, revendeur de tout et de rien, instituteur, délégué médical, donneur de cours, de sang et preneur de temps. Une multitude de fonctions alignées et qui peuvent durer toute une vie dans un pays devenu si cher que plus rien n'a de prix. Ils sont au chômage actuellement, sauf Mounir, qui a un petit boulot lui prenant un petit peu de temps. Tissam a même travaillé dans une imprimerie qui faisait de la fausse monnaie mais elle l'a appris plus tard et y a gagné un peu d'argent, même si c'était probablement du vrai. Dans ce salon de thé « réservé aux familles » selon l'intitulé en vigueur, bien que personne n'oserait y entrer avec sa mère ou sa sœur, les nappes sont au motif des rideaux, très en couleurs ; une musique hachée rebondit nerveusement dessus et n'arrive pas à couvrir les sons des conversations

futiles qui s'éternisent. De jolies filles s'amuse à séduire le temps, de jeunes garçons avides de conquêtes jouent aux intelligents en s'inventant des futurs. Un homme regarde la fenêtre, pas *par la fenêtre*. Tissam est partie aux toilettes et quand elle est revenue, elle a frôlé le bras du ténébreux Mounir, leur procurant un petit frisson très furtif. Tissam n'a pas tiré sur sa jupe quand elle s'est assise, signe incontestable de confiance.

— Une escroquerie sur Facebook, lance Amel 4G. Monter une affaire sentimentale, genre le bébé Yanis, trois ans, a besoin d'une greffe de sexe en urgence.

— Un bébé avec une greffe de sexe ?

— De quel sexe s'agit-il, féminin ou masculin ?

s'amuse Tissam.

— Non, je dis n'importe quoi, reprend Amel en allumant sa dixième cigarette de la journée. Mais genre y a un bébé qui a besoin d'une opération compliquée et il faut de l'argent, on ouvre un compte et on prend l'argent.

Un chat multicolore est venu se glisser sous la table. Tissam l'a regardé et lui a donné un bout du reste de croissant du matin qui se trouvait dans la poche de son tailleur bleu. Le chat a catégoriquement refusé.

— Oui, mais l'éthique.

— Oui, j'y ai pensé aussi, ça le fait pas.

Les cafés sont arrivés et ils sont déjà froids, signe d'une déperdition de chaleur quelque part. Lyès a vu le petit jeu entre Tissam et Mounir, il a souri. À Tissam bien sûr, qui lui a rendu ce beau sourire sincèrement joyeux qui l'a toujours attiré. Amel 4G a une autre idée : fabriquer de l'eau. Qu'est-ce que l'eau sinon une combinaison d'atomes d'hydrogène et d'oxygène ?

— L'oxygène, y en a dans l'air, explique-t-elle, et pour l'instant l'air est gratuit. Quant à l'hydrogène, savez-vous que c'est l'élément le plus abondant dans l'univers ?